



Salauds de pauvres!

On a peut-être oublié le film de Claude Autant Lara « La traversée de Paris tiré d'un recueil de nouvelles de **Marcel Aymé** : « **Le vin de Paris** ».

C'est une histoire de marché noir et **Gabin** agresse par cette **apostrophe vengeresse** les clients d'un bistrot.

Les pauvres ne s'en rendent évidemment pas compte mais ils gâchent la vie de ceux qui ignorent les problèmes de logement, de nourriture, de conditions de vie en général. Ils sont souvent, bien avant la fin du mois, **à quelques € près**, surtout s'ils essaient d'élever des enfants. Ils ne devraient pourtant pas trop se plaindre, le gouvernement, sous peine de **ruiner l'industrie** s'il exagérât, vient d'augmenter leur pouvoir d'achat de **6,50€ par mois**. C'est modeste mais pour ceux qui demeurent optimistes, c'est mieux que rien. Quand l'emploi n'a pas complètement déserté leur environnement, les pauvres se lèvent tôt, ils travaillent plus pour gagner plus mais le fruit de leur travail ne suffit pas. Ce sont nos compatriotes ou presque dans une France qui se **détricote sous nos yeux** et lorsque, de chute en chute, nous les voyons tendre la main nous y croyons



à peine. La pauvreté n'est supportable que dans les romans, quand elle s'appelle **Vallès, Hugo ou Dickens**. Sinon, elle doit rester invisible. Nous ne voulons rien voir de ce qui dérange notre **confort intellectuel**.

Les pauvres maintenant, ce sont les chômeurs en fin de droits. **Georges Bernanos**, célèbre écrivain mort en 1948, l'avait prévu. Grande plume catholique, il mérite notre reconnaissance à plus d'un titre : non seulement

pour l'adaptation cinématographique de ses romans : « **Sous le soleil de Satan** » et « **Le journal d'un curé de campagne** » mais pour sa réponse, lorsque l'Académie française lui ouvrit ses portes : « **Quand je n'aurai plus qu'une paire de fesses pour penser, j'irai l'asseoir à l'Académie !** ».

Nous y voilà ! Heureusement la France

est toujours un pays riche et les œuvres caritatives **des « Petits frères » aux « Restos du cœur »** permettent aux plus démunis de survivre. La société des bonnes âmes délègue par des dons aux plus courageux le soin de coller des **rustines**. Ces réparations **d'infortunes** ne compenseront jamais l'injustice du manque de travail qui frappe les métiers de base, ceux qui n'exigent qu'une maigre qualification, et peuvent donc s'exporter là où **la main d'œuvre compte pour des prunes**. Un jour, par le jeu des revendications et des augmentations de salaire, le marché se rééquilibrera mais ce temps est



lointain et nous n'avons plus le temps d'attendre.

Cette situation qui transforme le travail en **oiseau migrateur** à la recherche d'un climat social favorable dans une **législation laxiste** ne pourra pas durer indéfiniment. Une explosion du système est prévisible. En attendant, les tendeurs de mains et les appels à

l'aide se multiplient. **Les Espagnols sont fatalistes, les Italiens optimistes malgré tout, les Grecs résignés** et dans les rues et sur les places les rassemblements se font de plus en plus nombreux et vindicatifs contre ces gouvernements qui ne savent que diminuer les **salaires et augmenter les impôts**. De même

que les arbres ne montent pas jusqu'au ciel, les sacrifices imposés aux populations captives, connaîtront bientôt leur limite. Dans l'échelle des privations, il y a un **cran** au-delà duquel la **musique qui marche au pas et les sornettes habituelles restent sans effet**. Le verni de **civilité** craquera comme une **engelure**, s'ouvrira comme une terre volcanique, laissant apparaître et jaillir le **bouillonnement qui modèle les paysages et les sociétés**.

Avant, dans les temps anciens où la France était encore un pays agricole et **Paris la ville lumière**, où l'on emmenait à Noël les enfants s'émerveiller pour quelques jours, on découvrait dans la capitale ce qui n'existait pas à la campagne et qui portait le nom de clochards,



ces hommes sans âge, aux barbes bibliques, qui étaient connus dans les quartiers et faisaient, paraît-il « la manche ». Les enfants découvraient un nouveau métier, une nouvelle manière de gagner sa vie ; **ils découvraient des hommes qui étaient restés des enfants**, qui étaient comme eux, qui ne survivaient que par la générosité des grandes personnes. On ne se posait pas de questions inutiles : s'ils avaient de la famille ? Comment c'était arrivé ? S'ils étaient du quartier ? **C'était comme ça. C'était Paris**. Une sorte de réconfort pour les enfants que la vie d'adulte, l'avenir, inquiétaient. La preuve d'une autre vie possible, qu'il n'y avait pas que les diplômés, que la société laissait une place aux derniers de la

classe et qu'après tout, la multitude pouvait prendre en charge quelques originaux devenus **des marginaux**.

C'étaient les temps heureux où l'on n'entendait pas chaque matin, **le PIB et le taux de croissance** tenir le devant de la scène. Le niveau de vie devait être assez lamentable, la mer et la montagne restaient des destinations lointaines mais la **mendicité généralisée, comme un cancer qui tourne mal**, n'existait pas. Les jouets, nous nous les fabriquions, l'imagination faisait le reste et le dénuement ne nous empêchait pas de nous prendre pour **des rois**. Le soir, pendant que les grands jouaient aux cartes, nous rêvions en attendant d'aller au lit. **C'était une vie simple autour de l'essentiel : La pacotille** qui emplit maintenant les caddies n'avait pas encore été inventée. Les



carottes poussaient dans le jardin, nous savions que cuites, ça n'était pas bon signe mais les râper crues et les assaisonner aurait semblé relever du simple délire. **Les sabotiers** avaient pignon sur rue et une belle **bicyclette neuve était un luxe**. Un luxe qu'il fallait gagner par le travail. **Un luxe de pauvre en quelque sorte**.

Dans les sociétés modernes régies seulement par les lois de l'offre et de la demande, **les pauvres ne servent à rien**. Ils forment une communauté à part et sont un peu étrangers dans leur propre pays. On leur demande simplement de ne pas trop se montrer. Le seul moment où l'on se souvient d'eux, c'est **en temps de guerre**. S'ils ont alors la chance (?) **d'être jeunes et en bonne santé**, ils pourront ressembler aux autres et peut-être

un jour, **mourir pour la patrie.** Ils encombraient jusqu'alors et, ce qui faisait leur faiblesse en fera demain des héros. La folie homicide des vivants leur fera connaître la fraternité du combat. Ils passeront de la promiscuité au sentiment d'appartenance, personne ne leur demandera d'où ils viennent, ce qu'ils faisaient avant...ils seront un maillon de la chaîne et leur **solidité sera leur loyauté,** leur capacité à montrer ce qu'ils ignoraient d'eux-mêmes. Les survivants redeviendront ensuite ce que la vie fera d'eux et ils verront que la vie civile est plus cruelle que la vie militaire.

Dans un seul cas, un seul, la **pauvreté** garde toute sa **noblesse** : quand on lui accole le mot **VŒU.** Faire vœu de pauvreté est la marque des esprits supérieurs. Celui qui vient de s'éteindre



le 30 MAI 2012 à 5 heures du matin à Madras était un saint. **Le père Pierre Ceyrac, 98 ans,** « father Ceyrac » officiait depuis 1937 - 75 ans - au service des laissés-pour-compte. Ceux qui l'ont connu sont à jamais pétris d'admiration. L'Inde fut sa terre d'élection, il y rencontra le **mahatma Gandhi** et travailla avec **mère Térésa.** Du même granit que **sœur Emmanuelle** ou **l'abbé Pierre.**

Pour ceux qui auront poussé la curiosité de la lecture jusque là, voici, pour les mettre de bonne humeur, la dernière recommandation de l'ancien **président de la République** à ce **lourdaud de Strauss-Kahn,** avant son départ pour Washington : « **Dominique, toi et moi, on ne**

**nous aime pas, on est pareils...on est des
métèques, on aime le fric et les femmes... ».**

Vendredi 29 juin 2012.

